



Meurtre de Quentin Deranque : quels mécanismes conduisent à la violence politique ?

Published: February 18, 2026 5.04pm CET

Capture d'écran de la vidéo montrant les affrontements ayant causé le décès de Quentin Deranque, le 12 février 2026, à Lyon (Rhône). Fourni par l'auteur



La mort de Quentin Deranque, 23 ans, militant d'extrême droite battu à mort dans les rues de Lyon le jeudi 12 février, a donné lieu à l'interpellation de 11 militants « antifa », dont un collaborateur parlementaire de La France insoumise. Cet événement, qui suscite de houleux débats sur la responsabilité politique de LFI, interroge également les processus individuels et collectifs qui peuvent conduire à la radicalisation et à la violence politique.

Comment des gens *a priori* ordinaires en viennent-ils à commettre des violences en réunion politiquement motivées ? Le psychologue Fathali Moghaddam a proposé un modèle devenu classique, « l'escalier vers le terrorisme », qui s'applique assez bien à la violence politique en général. Selon son analyse, l'action politique violente est l'étape finale d'un long escalier qui s'élève et se rétrécit très progressivement.

Première marche : l'exposition sélective. On ne consulte plus que des sources d'information politiques qui renforcent ses perceptions négatives et des analyses partisanes d'enjeux politiques complexes. On cesse progressivement le contact avec des interlocuteurs nuancés, capables de défendre le point de vue adverse.

Author



Antoine Marie

Chercheur post-doctorant, École normale supérieure (ENS) – PSL

Disclosure statement

Antoine Marie does not work for, consult, own shares in or receive funding from any company or organisation that would benefit from this article, and has disclosed no relevant affiliations beyond their academic appointment.

Partners



Ecole Normale Supérieure (ENS) provides funding as a member of The Conversation FR.

[View all partners](#)

DOI

<https://doi.org/10.64628/AAK.ur3hvgn5e>

Deuxième marche : l'acquisition de visions hautement sélectives, aux accents parfois conspirationnistes, des questions politiques et sociétales. À l'extrême droite, la peur du « grand remplacement » exagère considérablement l'ampleur des changements démographiques et leurs conséquences culturelles. À l'extrême gauche, l'analyse du capitalisme se focalise sur ses dysfonctionnements éventuels et sa contribution aux inégalités, négligeant la production de richesses, contre l'avis d'analyses plus nuancées.

Troisième marche : la déshumanisation du camp adverse. Notamment *via ce que Waytz, Young et Ginges* appellent la « *motive attribution asymmetry* » : chaque camp est convaincu d'agir par amour des siens, mais attribue au camp d'en face une motivation de pure haine. Ce biais, observé par les auteurs au sein de populations israélienne, palestinienne et états-unienne (républicains et démocrates), rend le compromis beaucoup plus difficile. En fait, Moore-Berg et ses collègues ont montré au moyen d'études expérimentales que ces perceptions d'hostilité sont massivement exagérées : démocrates et républicains surestiment le degré auquel l'autre camp les déteste, et sous-estime l'authenticité de leurs motivations morales – des erreurs de perception qui alimentent en retour l'hostilité réciproque.

Chaque marche de l'escalier de la radicalisation est gravie d'une manière qui est subjectivement insensible. On ne se réveille pas un matin radical : l'embigadement est progressif. Par ailleurs, les études ethnographiques suggèrent que les militants restent convaincus, à chaque étape, d'avoir la morale et la vérité de leur côté.

La radicalisation n'est ainsi pas la plupart du temps le reflet d'une pathologie psychiatrique. Elle est plutôt une version poussée à l'extrême de traits moraux et cognitifs ordinaires : l'indignation face à l'injustice, la pensée tribale « nous » contre « eux », la solidarité envers son groupe, l'hypersensibilité à la menace sociale, le désir de protéger un mode de vie qui nous est cher, la délegitimation de ceux qui sont en désaccord avec soi politiquement, etc.

Soulignons également l'importance des motivations sociales satisfaites par le groupe : le groupe radical offre appartenance, fierté identitaire, impressions d'utilité.

Et le jour J du passage à l'action violente, la dynamique de groupe fait le reste. Il y a un enjeu de statut auprès des camarades à montrer qu'on est prêt à passer à l'acte, et le fait de recevoir des

coups active des instincts fondamentaux de défense par la violence.

L'extrême droite commet plus de violences que l'extrême gauche

La recherche montre que de nombreux mécanismes sont communs à la radicalité violente de gauche et de droite, même si les contenus de croyances diffèrent considérablement.

Il est également important de rappeler une importante asymétrie. La base de données de Sommier, Crettiez et Audigier (2021) recense environ 6 000 épisodes de violence politique sur la période 1986-2021 et établit que parmi les morts des violences idéologiques, neuf sur dix sont victimes de l'extrême droite. La violence d'extrême droite est aussi plutôt dirigée contre des personnes, celle d'extrême gauche plutôt contre des biens.

Ces chiffres rappellent que la violence politique tue des deux côtés, mais pas dans les mêmes proportions.

Déradicaliser : le contact comme antidote ?

Comment déradicaliser les militants les plus extrêmes ? Une difficulté tient à ce que chaque camp refuse de concéder que des membres de son propre camp sont allés trop loin (le faire apparaît comme une « trahison »). Chaque camp est convaincu que sa propre violence n'est que la réaction légitime à celle de l'autre.

Une autre barrière réside dans la difficulté de l'accès aux militants radicaux : *eux* ne voient généralement pas leur vision du monde et leur engagement comme antisociaux, antidémocratiques ou assis sur des certitudes excessives.

Pourtant, la recherche offre des pistes, testées en général sur des partisans ordinaires, non violents. La méta-analyse de Pettigrew et Tropp (2006), portant sur plus de 500 études, montre que le contact intergroupe – passer un moment en face-à-face avec un membre de l'exogroupe, s'engager dans des activités communes – réduit les préjugés haineux de manière robuste. Landry et ses collègues (2021) ont montré que simplement *informer* les gens que l'autre camp ne les déteste pas autant qu'ils le croient par de courts messages réduit la déshumanisation.

Les maîtres-mots sont la rencontre et la reprise de contact avec la réalité : corriger les perceptions déformées sur ce que pensent

vraiment les adversaires, pour les réhumaniser et réduire la défiance.

Mais les individus les plus radicalisés sont typiquement très difficiles à atteindre : confiance très basse dans les institutions publiques, dans les chercheurs, déshumanisation totale des « ennemis ». Ils sont souvent convaincus que « sur eux, ça ne marchera pas », ou se montrent rétifs à toute remise en question de leur vision du monde.

En amont, à un niveau sociétal, il importe de refuser toute glorification de la violence politique afin de réduire les incitations statutaires à la commettre – comme on recommande de limiter la publicisation des auteurs d'attentats pour diminuer l'effet de prestige.

En aval, il faut enseigner systématiquement les techniques de la désescalade, comme le refus de répondre aux provocations par la violence. L'histoire du mouvement des droits civiques américains montre que la non-violence est non seulement moralement supérieure, mais aussi stratégiquement plus efficace. Notamment parce qu'elle donne un plus grand « crédit moral » aux mouvements sociaux auprès de ceux qui n'en sont pas *déjà* les partisans (voire les travaux de Shinoweth et al. sur les bienfaits de la non-violence sur le long cours).

À la limite, puisque c'est chez les jeunes (hommes) qu'ils sont les moins rares, les mécanismes de la radicalisation pourraient être enseignés dès le lycée et le collège, comme on commence à le faire avec la désinformation.

— Cet article a été écrit en collaboration avec Peter Barrett, expert de la polarisation politique, intervenant à l'Essec et à l'Université de Cergy. —



extrême droite Jean-Luc Mélenchon violence Rassemblement national (RN)
La France insoumise (LFI) antifa

Events

[More events](#)

Jobs

[Research Fellow \(Level A\)](#)

[Deputy Editor](#)

[Editorial Policies](#)

[Who we are](#)

[Community standards](#)

[Our charter](#)

[Republishing guidelines](#)

[Partners and funders](#)

[Analytics](#)

[Resource for media](#)

[Our feeds](#)

[Contact us](#)

[Get newsletter](#)

[Consent preferences](#)